

Histoire de la philosophie

73 L'empirisme du XIXe siècle

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Au cours de cette année, nous avons parcouru ensemble l'histoire de la philosophie occidentale. Plus précisément, quatre semaines consacrées à environ deux siècles d'empirisme, aux XIXe et XXe siècles. Afin de mieux comprendre, revenons à ce schéma que vous connaissez bien : l'intersection entre l'empirisme moderne et le rationalisme des Lumières, telle qu'elle a été réalisée par Emmanuel Kant. De cette synthèse est née la distinction entre deux méthodologies qui perdure encore aujourd'hui en philosophie.

Le rationalisme des Lumières s'est principalement développé sur le continent européen, avec Descartes, Spinoza et Leibniz. Il en a découlé, comme en témoignent Hegel et, dans une certaine mesure, des penseurs comme Whitehead. Il en résulte une méthode phénoménologique qui s'efforce d'appréhender la réalité à travers le prisme de la conscience humaine.

Aujourd'hui encore, comme nous l'avons vu la semaine dernière, la méthode phénoménologique domine la pensée européenne, et plus particulièrement la pensée d'Europe occidentale. En revanche, la tradition empiriste, incarnée par Locke, Berkeley et Hume, est principalement britannique et s'est perpétuée au XIXe siècle avec les trois penseurs que nous allons examiner : Auguste de Kant, John Stuart Mill et Ernst Mach. Le plus illustre d'entre eux est Ernst Mach.

Non, retirez ce que vous avez dit. Le plus grand d'entre eux est John Stuart Mill. Pardon, le dernier, Ernst Mach.

C'est John Stuart Mill qu'il convient de souligner. Mais cette approche empiriste persistante a conduit à une universalisation de la méthode scientifique pour toutes les formes de connaissance humaine. Or, hier comme aujourd'hui, la tradition européenne privilégiait la vision du monde, le prisme à travers lequel toute chose était perçue, à travers lequel on la considérait.

Et je pense que c'est une généralisation assez juste, qu'on parle de Hegel, de Sartre ou de Dewey. En revanche, le prisme à travers lequel les empiristes du XIXe siècle perçoivent le monde est simplement celui de la nature telle qu'elle est envisagée par la méthode scientifique. Et donc, les voies divergent.

Aujourd'hui encore, tout au long du XXe siècle, on peut affirmer que la philosophie dominante en Europe continentale est phénoménologique. En revanche, la philosophie anglophone est dominée par l'empirisme. Et même si l'approche de la méthodologie scientifique n'est peut-être plus aussi impérialiste que chez Mill au

début du XXe siècle, l'idée que des critères scientifiques devraient être utilisés pour évaluer toute connaissance humaine reste très présente.

Voilà donc la distinction. Il y a évidemment des tentatives pour établir des comparaisons entre les deux, pour jeter des ponts. Je vous ai peut-être déjà mentionné qu'à la fin des années 1940, une conférence conjointe a réuni des philosophes anglais et français.

Les actes de ce colloque ont été publiés dans un ouvrage intitulé *La Philosophie Analytique*. À la lecture, on constate que si les Français écrivent en anglais, ce qui est utile à beaucoup d'entre nous, et les Anglais en français, leurs propos restent totalement interchangeables. Car ils traitent de sujets différents.

Ou encore, il y a environ cinq ans, j'assistais à une conférence à Toronto où se côtoyaient des philosophes européens, plus néerlandais que français, et des Anglo-Américains, qui débattaient du concept de rationalité. Même impression. On se croisait comme des navires dans la nuit.

Tout simplement parce que la méthodologie et les attentes sont différentes. Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'existe pas de philosophes à orientation analytique dans la pensée européenne. Il y en a.

Ou encore qu'il n'existe pas de penseurs phénoménologiques dans la pensée américaine, pour ainsi dire. Il y en a. Ces grands départements s'efforcent d'avoir au moins un représentant.

Nous en avons un. Roberts. Sauf qu'il s'est en quelque sorte aventuré dans la pensée analytique.

Grâce à ses travaux sur Wittgenstein, ainsi que sur Kierkegaard et Bultmann, la situation est donc bien établie. Aujourd'hui, je souhaite caractériser l'empirisme du XIXe siècle, et nous devons peut-être poursuivre ce travail lundi, lorsque nous aborderons le XXe siècle.

Lundi prochain, nous aborderons le début du XXe siècle avec des personnalités comme Bertrand Russell, John Stuart Mill, George Ernest Moore et G.E. Moore. Mais pour caractériser le XIXe siècle, concentrons-nous sur ces trois points essentiels : l'extension de l'objectivité des Lumières à une méthode hypothético-déductive, que j'ai formulée ainsi pour plus de clarté.

Autrement dit, une méthodologie applicable à la science dans l'esprit de l'objectivité des Lumières. Rejetant la révolution copernicienne de type kantien. Or, qu'entends-je par méthode hypothético-déductive ? Vous constaterez que cette expression vous deviendra de plus en plus familière.

Mais la pensée des Lumières, chez ces empiristes du XVIII^e siècle, reposait, bien sûr, sur des prémisses qui étaient des généralisations empiriques, et à partir desquelles on en tirait des inférences déductives. Quant aux rationalistes continentaux, comme Descartes et Spinoza, ils utilisaient des prémisses intuitives, allant de soi, innées et a priori, ainsi qu'une méthode déductive. Autrement dit, la méthodologie de la pensée des Lumières consistait à partir de prémisses, puis à déduire pour aboutir à une conclusion logique.

Soit des prémisses a priori, soit des prémisses empiriques. Les idées innées du XIX^e siècle, entre autres, sont discutables. Les généralisations empiriques sont extrêmement difficiles à vérifier.

On peut les réfuter, mais les vérifier empiriquement est assez difficile, et on se heurte au problème de l'induction. Ainsi, au lieu de généralisations empiriques ou de prémisses a priori, on privilégie une hypothèse comme prémisses. Dès lors, à partir d'une hypothèse empirique, si ceci est vrai, qu'en découle ? Raisonnement hypothético-déductif.

Ainsi, une hypothèse sous-tend la prémisses, ce qui conduit à des méthodes déductives. Or, cela correspond bien davantage à la méthode scientifique actuelle. Rappelons-nous que l'une des critiques adressées à Francis Bacon et à ses méthodes inductives était qu'il ne laissait aucune place à l'utilisation d'hypothèses.

Des méthodes expérimentales, mais sans hypothèses. Or, voici une approche plus aboutie, celle du XIX^e siècle, avec la méthode déductive hypothético-déductive. Cette conception se retrouve chez John Stuart Mill, Ernst Mach, Bertrand Russell et dans le positivisme logique du XX^e siècle.

En réalité, le mystère n'a été véritablement percé qu'avec la publication de l'ouvrage de Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, lorsqu'il a été reconnu que la science fonctionne davantage avec des paradigmes qu'avec des hypothèses. D'accord ? Gardez cela à l'esprit. Passons maintenant à la deuxième caractéristique.

L'extension de cette méthode, le raisonnement hypothétique déductif, aux sciences humaines. Auparavant, on avait tendance à considérer la science comme se limitant à la physique et à l'astronomie. C'est de là que tout a commencé.

La chimie entra en jeu. La biologie, progressivement. Mais le fait marquant du XIX^e siècle fut l'extension de ces méthodes aux sciences humaines.

Autrement dit, à la psychologie, à la sociologie, à la politique. Il s'agit aussi de l'appliquer à l'éthique, afin que celle-ci devienne une science empirique. C'est précisément ce que John Stuart Mill recherchait dans son utilitarisme.

Il souhaitait une éthique scientifique empirique. L'extension de cette méthode scientifique à la connaissance humaine, aux sciences naturelles comme aux sciences sociales, est parfois appelée scientisme .

Cette science, et la science seule, est la seule source de connaissances fiables. Le scientisme . Et bien sûr, nos amis continentaux , pendant ce temps, seraient scandalisés par ce genre de choses.

Qu'en est-il de l'esprit humain ? Qu'en est-il de la méthode phénoménologique, etc. ? En fait, on peut envisager la tentative de Husserl de résoudre ce qu'il appelait la crise des sciences à la lumière de ces considérations. Il souhaite faire de la philosophie une science rigoureuse, mais non par une méthode hypothétique. Voyez-vous, par des principes a priori dérivés de la méthode phénoménologique.

Donc, voilà, il y a une conséquence à cela. Et la conséquence de cette extension de la méthode scientifique à l'échelle mondiale est le développement du phénoménalisme, de l'antiréalisme et de l'antimétaphysique. Oui, le phénoménalisme, c'est que nous ne connaissons que des phénomènes.

Les choses telles qu'elles nous apparaissent. Ce que nous appelons aujourd'hui l'antiréalisme. Nous ne connaissons pas la réalité ultime telle qu'elle est en soi .

Et cela se traduit, notamment au XIXe siècle, par un rejet de la métaphysique. Or, je pense que c'est particulièrement significatif à cette époque, car la nature de la métaphysique était alors envisagée à travers la distinction entre phénomènes et noumènes. Elle était envisagée, en quelque sorte, à la lumière de la théorie représentationnelle de la connaissance, ce qui laissait de nombreuses questions sans réponse quant à la réalité qu'elle était censée représenter.

Il est frappant de constater que les ouvrages de métaphysique de personnes comme Bradley portent des titres tels que « Apparence et Réalité ». C'était d'ailleurs le titre de son livre. En substance, le mouvement positiviste affirme que nous ne connaissons que les apparences , excluant ainsi la réalité.

Remarquez cela en lisant John Stuart Mill. Si la question du lien corps-esprit vous intéresse, qu'est-ce que l'esprit ? Selon Mill, l'esprit est simplement la possibilité permanente de réflexions, d'idées de réflexion. Or, l'esprit n'est pas une chose.

Nous ignorons tout de sa réalité. Ce que nous entendons par esprit, c'est ce qui est vraisemblablement lié à l'expérience future, à la possibilité permanente de la réflexion. Or, de quoi s'agit-il ? De la possibilité permanente des sensations.

Vous dites : « Ce n'est pas ça qui compte », mais c'est justement ce qui compte. Eh bien, pour nous, il s'agit de phénomènes. Ainsi, une vision résolument phénoméniste se développe chez Comte, Mill et Marc.

Bertrand Russell, oui et non, selon la période de sa carrière à laquelle on se réfère. Il reconnaissait le droit de chaque individu à changer d'avis et y parvenait parfois avec brio. Voilà donc sa caractérisation.

Alors, comment cela se manifeste-t-il chez ces individus ? Tout d'abord, Auguste Comte, un Français, est mort en 1857. On trouve un chapitre sur Comte dans l'ouvrage de Stumpf, et quelques extraits de ses œuvres figurent dans l'anthologie de Gardner. Vous constaterez qu'il est facile de trouver des écrits de Comte, et leur lecture est aisée.

Il faut retenir deux choses. La première est sa loi des trois étapes. La seconde est son affirmation concernant l'unité de la science.

La loi des trois étapes est sa formulation d'une généralisation empirique sur l'histoire des sciences. C'est un empiriste qui s'intéresse à l'histoire des sciences. Il va donc vous présenter une généralisation empirique sur ce sujet.

En effet, la science évolue en trois étapes : une étape religieuse, une étape spéculative, puis une étape scientifique. L'étape religieuse, bien sûr, donne naissance à la théologie, à la mythologie, etc.

Des fictions, des fictions imaginaires, comme le Rite divin des rois, pour lequel Charles Ier perdit la tête, vous vous en souvenez. Ou des fétiches dans l'animisme primitif. Des notions de providence divine.

Il s'agit de l'enfance imaginative de l'esprit humain. La seconde étape est celle de la spéculation, qui consiste à explorer des idées abstraites, des constructions, des concepts métaphysiques, tels que les théories des universaux et des essences.

Éthique et jurisprudence du droit naturel. Théories des droits naturels. Les idéaux démocratiques, comme l'idée que tous les hommes naissent égaux, ne sont guère des généralisations empiriques.

Les notions de téléologie, d'alchimie, d'astrologie et de causes finales. Voyez-vous, toutes ces choses impliquent des théories spéculatives sur des réalités cachées. C'est l'adolescence de l'esprit humain.

Mais la troisième étape est empirique, scientifique ; elle porte sur ce qui est formellement connu, sur ce que l'on peut affirmer avec certitude. D'où le terme de positivisme. Ce qui peut être affirmé avec certitude.

Certes. C'est la maturité , l'âge adulte de l'esprit humain. Et c'est donc à ce stade scientifique que nous nous efforçons de formuler des lois générales.

La loi de couverture générale est une généralisation empirique qui englobe toutes les données. Ce sont les lois de couverture générales . Et c'est sur la base de ces lois générales, de ces généralisations, que l'on peut faire des prédictions.

Par conséquent, il faut développer des technologies permettant d'exploiter les processus naturels. Ainsi, l'étape positive est celle vers laquelle évoluent les sciences. Il s'efforce maintenant de retracer l'évolution des différentes sciences de cette manière.

La religion a évolué jusqu'au stade métaphysique. Une grande partie de la théologie n'est rien d'autre que de la métaphysique. La chimie a évolué, bien sûr, du fétichisme primitif à l'alchimie, puis à la science, à la science empirique.

Mais ce qu'il souhaite particulièrement voir se développer, c'est une science du changement social. Une science du changement social. Après tout, il vit dans la première moitié du XIXe siècle en France.

Et si vous connaissez l'histoire de France, vous savez que ce fut une époque de bouleversements. Nous aspirons donc à une science, une science empirique, du changement social. C'est ainsi qu'est née la sociologie.

Étudiants en sciences sociales, si vous vous penchez sur l'histoire de votre discipline, vous constaterez que c'est ainsi qu'elle a débuté. Certes, il y avait un autre homme, à peu près contemporain, un peu plus âgé, avec Auguste Comte, un certain Saint-Simon. Mais la sociologie a commencé dans le but d' être rigoureusement empirique.

Ce n'est que très récemment, une ou deux décennies à peine, que la sociologie a commencé à intégrer certains éléments de la tradition phénoménologique et à reconnaître la subjectivité, notamment sous l'influence de penseurs comme Max Weber. L'unité de la science est le second point central chez Auguste Comte. C'est très simple.

C'est l'idée que toutes les sciences suivent fondamentalement la même méthode. Toutes les sciences suivent fondamentalement la même méthode. Il n'y a pas de distinction entre l'étude de la nature et l'étude des êtres humains.

La même méthode devrait prévaloir dans les deux cas. Et cette thèse de l'unité des sciences, un des concepts kantien qui a perduré jusqu'au XXe siècle, est précisément ce sur quoi travaille Dewey : il s'efforce d'appliquer la méthode scientifique

développée en reconstruction et en philosophie au changement social, à la résolution des problèmes sociaux, à la politique, à l'éducation, etc.

L'unité des sciences. Les différences entre les sciences sont des différences de complexité. En cela, la sociologie, par exemple, doit s'appuyer sur la psychologie.

La psychologie doit s'appuyer sur la biologie. La biologie doit s'appuyer sur la chimie. La chimie doit s'appuyer sur la physique.

La physique s'appuie sur les mathématiques. Il existe donc une hiérarchie entre les sciences, classées selon leur complexité. Et il est intéressant de constater que, historiquement, elles se sont développées de manière à devenir de plus en plus complexes.

Voilà mon résumé d'Auguste de Kant. Remarquez, si vous avez l'anthologie Gardner, l'avez-vous apportée ? J'aurais dû vous prévenir. Notez, page 151, ses commentaires sur Descartes.

Tout philosophe français doit payer sa cotisation à l'Union Descartes. Voici celle de Kant. Tandis que Descartes rendait au monde le glorieux service d'établir un système complet de philosophie positive, oui, ce que vous savez avec certitude, le réformateur, malgré toute son énergie audacieuse, ne put s'élever suffisamment au-dessus de son époque pour lui donner une extension logique complète en y intégrant la part de la physiologie qui se rapporte aux phénomènes intellectuels et moraux.

La partie de la physiologie qui se rapporte aux phénomènes intellectuels et moraux. Après avoir établi une vaste hypothèse mécanique sur la théorie fondamentale des phénomènes les plus simples et universels, il étendit le même esprit philosophique aux différentes notions élémentaires, aux relations de l'organisme animal. Mais lorsqu'il aborda les affections et l'intellect, il s'arrêta brusquement et leur consacra une étude particulière, comme un appendice de la philosophie métaphysico - théologique.

Un mot comme celui-ci ne peut être que négatif. C'est pourquoi il s'efforça de lui donner une nouvelle vie, après avoir pourtant réussi avec bien plus de succès à en saper les fondements scientifiques. Et à la page suivante, 152 tout en bas, ce qu'il recherche, vous le voyez, c'est la théorie positive des fonctions affectives et intellectuelles, qui est la suivante.

Elle consiste en l'étude expérimentale et rationnelle des phénomènes des sens internes, des idées de réflexion propres aux ganglions cérébraux et à la physiologie du cerveau, indépendamment de tout appareil externe immédiat. Il aurait dû développer une neuroscience. Son objectif est donc très clair, et l'on remarque qu'en

vertu de cette extension de la méthode scientifique, il prône un naturalisme méthodologique semblable à celui de John Dewey.

N'est-ce pas ? Du genre de ceux qu'on a rencontrés chez John Dewey. Je crois que c'est pour ça qu'un de mes professeurs a un jour organisé un séminaire en expliquant que, selon lui, le positivisme et le pragmatisme se résument à la même chose, deux impasses. Vous voyez ? Parce qu'ils se limitent aux frontières de la science empirique.

D'accord. Des questions ? Des commentaires ? Je pense que c'est très simple, et vous l'avez probablement compris tout de suite. D'accord.

John Stuart Mill. On peut dire sans exagérer que Mill est le plus empirique de tous les empiristes. Vous voulez dire plus que Locke et Hume ? Oui.

Hume, voyez-vous, parlait de deux types de connaissance : les faits et les relations d'idées. Les relations d'idées sont des vérités analytiques, des prédicats contenus dans le sujet, comme en mathématiques.

Mill soutient que les mathématiques sont une science empirique. L'égalité $3 + 5 = 8$ est une généralisation empirique valable pour tous les ensembles de 3 et 5. Les vérités analytiques sont donc en réalité des généralisations empiriques, ou, si vous préférez, des hypothèses empiriques.

Les lois de la pensée – non-contradiction, identité, $A = A$ et non $\text{non-}A$ – sont des généralisations empiriques sur notre façon de penser et d'utiliser le langage. Autrement dit, Mill réduit ces principes premiers à des généralisations psychologiques, c'est-à-dire à des généralisations sur le fonctionnement de l'esprit.

Et c'est ce que Husserl entendait par psychologisme, qu'il condamnait. Le psychologisme ne fournit pas un fondement adéquat aux mathématiques, à la logique, etc., vous vous souvenez. Le psychologisme ...

Voilà donc ce que Husserl combattait, ce que nous avons anticipé. Mais dans cette démarche, Mill rejette toute connaissance intuitive, toute connaissance innée, toutes les vérités évidentes. De fait, une part importante de ses écrits sur l'épistémologie figure dans un ouvrage critiquant la philosophie de Sir William Hamilton, un réaliste écossais.

Vous savez, les réalistes écossais, dans la lignée de Thomas Reid, parlaient de vérités évidentes par elles-mêmes. Des vérités auxquelles nous croyons naturellement et spontanément, en vertu des prédispositions de l'esprit humain inscrites dans la constitution humaine, créée par Dieu. Et ce que fait Mill, dans l'esprit des Lumières,

c'est affirmer que cela n'est pas suffisamment certain, que cela n'est pas suffisamment catégorique.

Ces vérités ne sont que des généralisations empiriques. Des hypothèses empiriques, en quelque sorte. Or, affirmer que les généralisations et les vérités évidentes sont en réalité des hypothèses permet de comprendre comment Mill élabore la méthode déductive hypothétique.

Mais cela permet aussi de comprendre comment il peut être empiriste et affirmer que les principes de la déduction sont empiriques. Un syllogisme, voyez-vous, doit non seulement comporter des prémisses, mais aussi des inférences valides, des liens conformes aux lois de la logique. Or, si les lois de la logique sont des généralisations empiriques et que les prémisses sont des généralisations empiriques, des hypothèses en quelque sorte, alors on a affaire, en réalité, à un syllogisme comme manipulation de la connaissance empirique.

C'est tout. Le raisonnement inductif, reconnaît-il, présuppose l'uniformité de la nature, le principe d'induction et l'uniformité de la nature. Mill l'avait souligné.

Eh bien, selon Mill, l'uniformité de la nature n'est autre que notre hypothèse empirique la plus générale. C'est une généralisation empirique extrapolée à tout. Voilà l'hypothèse.

Il s'agit donc d'une procédure rigoureusement empirique. Dans ses travaux sur la logique, Mill a beaucoup écrit sur le sujet et a perfectionné les méthodes inductives de Bacon. Vous vous souvenez sans doute de son tableau de présence, de son tableau d'absence, etc.

Il a perfectionné ces méthodes, essentiellement les mêmes, mais avec une définition plus précise afin d'atteindre la précision qu'il recherchait pour la connaissance positive. Voilà donc comment il aborde non seulement les sciences naturelles, mais aussi la science de la nature humaine. Ainsi, comme je le disais, lorsqu'il s'interroge sur la nature de la matière, sa réponse est très simple : la matière, ce terme, a pour signification, d'un point de vue empirique, la simple possibilité permanente de la sensation.

D'un point de vue empirique, l'existence des corps matériels implique que les sensations sont possibles. De même, l'existence de l'esprit implique la possibilité permanente de la réflexion. En fait, il ne fait que s'appuyer sur les travaux de John Locke, sur des notions simples de sensation et de réflexion.

Mais en rejetant la conception lockéenne de la réalité de la matière comme substance, substrat, et sa conception de la réalité de l'esprit ou de l'âme comme substance immatérielle, ce qui pense, il refuse la métaphysique, refuse toute

spéculation. Remarquez que cela est très proche de la position de David Hume, qui définissait l'esprit comme un simple ensemble de perceptions. En fait, je pense que cette conception n'est pas aussi sceptique que celle de David Hume.

Voyez-vous, lorsque Hume affirmait que tout ce que nous connaissons de l'esprit se limite à l'ensemble des perceptions, il faisait référence à nos perceptions présentes, c'est-à-dire les souvenirs que nous croyons appartenir au passé et les anticipations que nous croyons concerner l'avenir. Pour Hume, l'esprit se réduit donc à cet ensemble présent de perceptions. Au-delà de cette expérience présente, nous n'avons aucune connaissance, aucune connaissance des faits qui dépassent le cadre de cette expérience, de cet ensemble de perceptions.

Locke, bien sûr, affirmait la continuité personnelle, l'identité personnelle à travers la mémoire, la connaissance du passé, ce que Hume juge non validé. C'est peut-être vrai. On ne peut le prouver.

Mill, cependant, lorsqu'il parle de possibilité permanente, fait référence à la généralisation empirique selon laquelle la matière ou l'esprit ne seraient que des hypothèses. Voyez-vous, s'il existe une possibilité permanente de sensation, s'il existe une possibilité permanente de réflexion, alors il s'agit de bien plus que le simple ensemble des perceptions présentes. Il s'agit d'une continuité personnelle, du moins d'une continuité de la conscience.

Donc, euh, il refuse de faire de la métaphysique. On pourrait, euh, explorer le lien entre cela et Jean-Paul Sartre. Pas d'ego transcendantal.

Chaque nouvelle perception que j'acquiers me reconstruit . Vous voyez ? C'est comme s'il disait que le moi est simplement une possibilité permanente de nouvelles réflexions et de nouvelles expériences. Donc, euh, on retrouve plus ou moins le même résultat dans la philosophie anglaise du XIXe siècle que celui auquel Sartre parvient dans la pensée continentale du XXe siècle.

Vous voyez, la dissolution du moi. Vraiment. La dissolution du moi.

Voilà pourquoi l'éthique développée par Mill, son éthique utilitariste, se heurte à un problème qui lui est souvent reproché. Le principe d'utilité stipule qu'il faut maximiser le plaisir et minimiser la douleur pour le plus grand nombre. Il revient à dire qu'il faut considérer les individus comme un ensemble d'expériences agréables et douloureuses.

Mais que faire d'autre, si l'on est Mill, si le soi n'est que la possibilité permanente des expériences ? Sur le plan éthique, la seule chose qui reste à faire est de considérer le soi ainsi et de chercher à maximiser les expériences positives. L'utilitarisme ne fonde en rien le respect de la personne dans la tradition kantienne. Tout simplement parce

que Kant n'a aucune conception de la personne au-delà de la simple somme des expériences.

Vous voyez ? La justice. Les droits de l'homme. Ce sont des mots que nous utilisons pour qualifier certaines choses utiles qui produisent des expériences positives.

Nous valorisons donc la justice pour son utilité, et non parce qu'elle est juste. Il n'existe pas de droit antérieur, car il n'y a pas de concept de personnes dotées de droits intrinsèques. C'est pourquoi John Stuart Mill a dû élaborer une théorie utilitariste de la peine, alors qu'auparavant la peine était envisagée dans une perspective rétributive.

Au passage, la punition rétributive n'est pas de la vengeance. Il s'agit là d'un processus psychologique. La rétribution consiste simplement à responsabiliser une personne, à la tenir pour responsable et, en quelque sorte, à rétablir l'équilibre social face à ce qui ne lui appartient pas.

Il s'agit, en quelque sorte, d'une tentative d'équilibre social. Or, Mill n'aurait aucun fondement à cette idée et a donc élaboré une théorie utilitariste de la peine, s'appuyant sur les principes de morale et de législation de Jeremy Bentham. Ce dernier préconisait de punir le délinquant afin de le réformer, de le dissuader, sans pour autant le déclarer moralement coupable au sens classique du terme. De ce fait, aujourd'hui encore, on constate qu'il existe au moins deux théories de la peine dans notre société.

L'une, la théorie rétributiviste, l'autre, la théorie utilitariste, parfois une combinaison des deux. Kant et Thomas d'Aquin ont formulé une théorie rétributiviste, mais celle-ci intègre une finalité téléologique : la punition a un but.

Oui, une finalité rédemptrice, je l'espère, vous le verrez. Mais dans notre société, il n'y a que ces deux options, et dans l'ensemble, nos institutions pénales semblent fonctionner selon une conception utilitariste de la peine. Il y a quelques années, un courant de pensée a émergé en Grande-Bretagne qui, s'appuyant sur une éthique utilitariste, prônait une conception thérapeutique de la peine.

Autrement dit, il ne faut surtout pas parler de punition, mais de thérapie. L'idée étant que le criminel souffre de troubles émotionnels et d'inadaptation sociale, et qu'il a donc besoin d'une forme de thérapie psychologique. Cela a suscité une vive polémique, car cela semblait minimiser encore davantage la responsabilité individuelle.

Vous savez peut-être que C.S. Lewis a écrit un article à ce sujet dans le recueil intitulé « Dieu sur le banc des accusés », intitulé « La théorie humanitaire de la peine », et il y défend l'idée que cette théorie déshumanise l'individu. Elle ne le considère plus

comme une personne ayant commis un acte, mais comme un rouage d'une machine environnementale, sans aucun choix possible. Dès lors, la question philosophique de la liberté et du déterminisme devient cruciale.

Mill aborde la question de la liberté et du déterminisme, de la liberté et de la nécessité. Et, étant anti-métaphysique, il rejette le nécessitarisme, qu'il qualifie parfois aujourd'hui de déterminisme absolu. Autrement dit, il existe des causes suffisantes à chaque décision et action humaine, de sorte qu'aucune autre décision ou action n'aurait pu avoir lieu.

Le nécessitarisme. Les causes antérieures sont à la fois nécessaires et suffisantes. Voilà une conception de la causalité à laquelle un phénoméniste ne put résister.

Cela supposerait que nous connaissions ce que Hume appelait les connexions nécessaires, or il partageait l'avis de Hume selon lequel nous ne les connaissons pas. Nous avons donc un rejet du nécessitarisme. Par ailleurs, il n'apprécie guère le libéralisme, aujourd'hui généralement appelé indéterminisme.

L'idée que les choix humains, la volonté humaine, sont libres et pourraient être différents de ce qu'ils font. Il n'aime pas ça. Et il n'aime pas ça à cause des conjonctions constantes.

Selon Hume, il existe une conjonction constante entre le motif et l'action, y compris la volonté active. Autrement dit, des facteurs psychologiques antérieurs sont nécessaires à l'accomplissement de toute action. Il semble donc y avoir une conjonction constante entre ces facteurs antérieurs et l'action elle-même.

On ne peut pas affirmer qu'elles en aient besoin. C'est une théorie métaphysique. Nous n'en savons rien.

Il défend donc une forme de compatibilisme, ou déterminisme souple. Il souhaite affirmer que, oui, nous prenons des décisions. Nous faisons des choix.

En ce sens, oui à la volonté, un choix non contraint par des causes externes. Mais il nie que ces choix soient contraints par des causes internes. Or, cette conception, ce déterminisme modéré, alimente clairement son éthique utilitariste, etc.

Car si nous réagissons à des facteurs causaux qui, selon nos hypothèses générales, engendrent plaisir ou douleur, alors les facteurs auxquels nous réagissons dans nos choix auront une influence en conséquence, et une approche utilitariste en découle. Soit. Son éthique utilitariste traite très bien de cette question.

Il développe une théorie de la croyance qui s'apparente à la théorie de la liberté, selon laquelle les croyances ne sont pas tant librement choisies que

psychologiquement construites. Or, cette théorie trouve également ses racines chez Hume.

Vous souvenez-vous de la psychologie de la croyance de Hume ? Les conjonctions constantes habituent l'esprit à s'attendre à certaines choses, ou à penser qu'il existe un lien nécessaire. Il a donc une psychologie de la croyance similaire à celle de David Hill. Eh bien, c'est ce que présente Mill, et vous pouvez voir, je l'espère, assez clairement, la méthode déductive hypothétique étendue aux sciences humaines, oui, dans les discussions sur l'esprit, sur la liberté et la nécessité, et sur l'éthique.

Vous voyez ? Oui ? Il vous faut des hypothèses générales comme prémisses si vous voulez prédire les conséquences plaisir-douleur d'une action donnée et prendre des décisions utilitaristes. L'extension à la science humaine est donc assez simple, et de même pour... d'accord, Mill ? Je ne comprends pas bien, Esther. Oui.

D'accord. Il ne faut pas confondre son emploi du mot « possibilité » avec celui d'un aristotélicien, où le possible est en devenir. Vous comprenez ? Par « possibilité permanente des sensations », il entend simplement que lorsque nous parlons d'une chaise, d'un bureau, d'un marqueur, d'un corps humain, nous disons que nous pensons que ces choses sont visibles, tangibles.

Vous voyez ? Remarquez la fin : visible, tangible, audible, palpable. Vous voyez ? Autrement dit, s'il existe des corps matériels, alors tant qu'ils existent, il y a possibilité d'expériences sensorielles. C'est tout.

Maintenant, que vous ayez un jour des expériences sensorielles de ce genre, que je revoie un jour Esther, cela dépend des circonstances. Dire qu'Esther est réelle, qu'elle est vivante, qu'elle a une existence corporelle, c'est simplement dire qu'elle est un être visible. Mais la matière, au sens d'occupant spatial newtonien, c'est autre chose.

C'est quelque chose que nous ne pouvons pas faire. De même, concernant l'esprit : lorsque je parle de votre esprit, lorsque vous parlez de votre esprit, vous affirmez en réalité qu'avoir un esprit signifie posséder toutes sortes d'états de conscience sur lesquels vous pouvez réfléchir.

Maintenant, tout dépend de votre capacité à rester éveillé suffisamment longtemps. C'est une question de contingence. Mais avoir un esprit, c'est réfléchir.

Qu'entendait Descartes par « être pensant » ? Or, Mill abandonne la notion d'« être » et ne conserve que celle de « pensée ». Il s'agit donc simplement d'éviter l'hypothèse métaphysique et de s'en tenir à l'hypothèse empirique. Cela peut paraître étrange, mais comment parler autrement de l'être humain en termes

purement empiriques ? En réalité, on ne peut le faire qu'à travers les données sensorielles et réflexives.

L'histoire corporelle est racontée à travers les données sensorielles physiques, et l'histoire mentale intérieure à travers les données réflexives. Voilà toutes les données empiriques dont nous disposons sur les êtres humains. C'est assez clair ? Bien.

Permettez-moi d'ajouter quelques mots sur Ernst Mach. Ce physicien autrichien, décédé en 1916, est surtout connu pour deux choses : son goût pour le sensationnalisme, comme on le qualifie souvent.

Il a écrit un livre intitulé « L'Analyse des sensations », dans lequel il affirme que l'on peut analyser tout objet d'expérience en fonction des qualités sensorielles observables. Il souhaite donc, à l'instar de Mehl, décrire les objets phénoménaux, les objets de l'expérience, uniquement à partir de données sensorielles. En ce sens, le monde, notre monde, notre monde scientifique, ne serait constitué que de sensations, de qualités sensorielles.

Aucune assertion métaphysique non empirique n'est acceptable en science. Son importance se manifeste également dans un ouvrage sur la mécanique, où il affirme qu'une théorie scientifique n'est qu'une manière économique de décrire les relations entre les données sensorielles. En combinant ces deux idées, on obtient : premièrement, la science ne peut parler que des données sensorielles.

Deuxièmement, les théories scientifiques ne sont donc que des théories relatives aux données sensorielles. Compris ? Des théories relatives aux données sensorielles. Les relations entre ces données ne sont pas explicitées .

Nous structurons les données sensorielles d'une certaine manière, de sorte que les objets dont parle la science sont des objets idéaux, des objets phénoménaux que nous avons structurés, plutôt que des objets tels qu'ils sont en eux-mêmes. Or, cette conception de la science, partagée par Weyl et Mills, est précisément ce que l'on appelle l'instrumentalisme. Les théories scientifiques ne sont alors que des instruments permettant d'accomplir des tâches pratiques.

réalité quelconque en soi , voilà la conception antiréaliste classique de la science. Ce sont donc là les trois caractéristiques de l'empirisme du XIXe siècle.

Gardez cela en tête, et nous y reviendrons lundi, lorsque nous étudierons Bertrand Russell. D'accord ? Voici les lectures de cette semaine. Voici aussi celles de la semaine prochaine, auxquelles j'ajouterai quelques éléments lundi.

N'oubliez pas ce que j'ai dit : mercredi, nous recevrons un intervenant qui s'adressera à la classe. On se voit donc à ce moment-là.